Sophie Gagnon-Roberge



éditions les malins

14 AVRIL – 12 H 27

« Salope ! »

Le cri a beau provenir de la cour, il se rend jusqu'à la salle du deuxième étage où je termine mon examen. Une lumière rouge s'allume dans ma tête. *What the…*

J'ai promis à ma mère de « profiter de mon temps supplémentaire » pour tenter d'obtenir la note de passage. Sauf que les fenêtres sont ouvertes. Et je sais que cette voix appartient à Victor Marchand. Donc je devine à qui cette insulte est adressée.

Je suis déjà debout quand le deuxième cri retentit.

« Lâche-moi ! »

Mia. J'attrape ma feuille d'examen, la lance sur le bureau de la prof. Je ne prends même pas le temps de ramasser mon sac avant de me précipiter dans le corridor. *Fuck. Fuck, fuck.* Je le savais. Je le savais et je n'ai rien fait. Je pousse tous ceux qui sont sur mon chemin, mais on dirait que je n'avance pas assez vite.

D'autres cris atteignent mes tympans au moment où j'entre dans la cour. Au moment où mon regard se pose sur le corps étendu au sol avec ses yeux ouverts, un peu sortis de leurs orbites, fixes, morts.

Et tout ce à quoi j'arrive à penser, c'est que c'est de ma faute.

14 AVRIL – 12 H 29

Mes yeux remontent vers Mia, qui se tient debout, seule, au milieu du cercle qui s'est naturellement formé. Certains élèves sont déjà repartis en courant vers l'intérieur. Certains sont figés. D'autres ont fait comme moi et envahissent la cour. L'un des surveillants responsables de l'extérieur tente de nous repousser plus loin du corps, un autre est au téléphone, probablement avec le 911, et le troisième retient tant bien que mal une fille qui hurle.

— C'est sa faute ! Elle l'a frappé ! Elle l'a TUÉ !

Mia est droite, mais elle se balance légèrement, comme ma sœur le fait souvent quand elle cherche à reprendre le dessus sur ses émotions. Mon cerveau ne capte pas les informations visuelles pourtant évidentes. C'est elle ? C'est elle qui l'a tué ? Mais c'est lui qui était dangereux, non ? C'est lui qui a tenu des propos étranges…

— Mais faites-lui le bouche-à-bouche ! crie quelqu'un à un des deux surveillants prostrés près du corps.

— L'air ne passe pas ! L'air n'entre pas !

Il prend le pouls de Victor comme s'il y avait une chance qu'il en trouve un. Les lèvres de ce dernier sont bleues et un filet de bave

mêlée de sang s'en échappe. Ses yeux sont ouverts, exorbités, leur blanc rempli de vaisseaux rouges.

Puis Mia me voit et c'est comme si quelqu'un avait coupé les fils : elle s'effondre au sol. Je n'ai même pas un regard pour le surveillant qui tente de nous empêcher d'approcher et je cours vers elle. Mon amie se tient le ventre et je comprends que c'était une bagarre. Qu'il l'a frappée.

— Mia, ce n'est pas de ta faute, OK ? Ce n'est pas de ta faute. Mia, tout va bien aller, tout va être OK. Tu t'es défendue, tu t'es juste défendue.

Je répète ces mots en boucle en la berçant, reproduisant sans m'en rendre compte les gestes de ma mère quand je ne vais pas bien.

— Tout va être OK, ça va aller.

Je parle machinalement, conscient que je dis juste de la merde. Parce que même s'il l'a frappée d'abord, lui est mort et il y a tout un paquet de témoins.

Je la sens bouger contre moi, approcher ses lèvres de mon oreille et, au moment où le directeur pousse la porte de la cour, je comprends que je vais devoir mentir.